

**Emmanuel
Dongala**

**Photo de groupe
au bord du fleuve**

roman

ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Ce matin, quand Méréana se réveille, elle sait que la journée qui l'attend ne sera pas comme les autres. Elles sont une quinzaine à casser des blocs de pierre dans une carrière au bord d'un fleuve africain. Elles viennent d'apprendre que la construction d'un aéroport a fait considérablement augmenter le prix du gravier, et elles ont décidé ensemble que le sac qu'elles cèdent aux intermédiaires coûterait désormais plus cher, et que Méréana serait leur porte-parole dans cette négociation.

L'enjeu de ce qui devient rapidement une lutte n'est pas seulement l'argent et sa faculté de transformer les rêves en projets – recommencer des études, ouvrir un commerce, prendre soin de sa famille... Malgré des vies marquées par la pauvreté, la guerre, les violences sexuelles et domestiques, l'oppression au travail et dans la famille, les "casseuses de cailloux" découvrent la force collective et retrouvent l'espoir. Cette journée ne sera pas comme les autres, c'est sûr, et les suivantes pourraient bien bouleverser leur existence à toutes, à défaut de changer le monde.

Par sa description décapante des rapports de pouvoir dans une Afrique contemporaine dénuée de tout exotisme, *Photo de groupe au bord du fleuve* s'inscrit dans la plus belle tradition du roman social et humaniste, l'humour en plus.

"LETTRES AFRICAINES"

série dirigée par Bernard Magnier

EMMANUEL DONGALA

Né en 1941 d'un père congolais et d'une mère centrafricaine, Emmanuel Dongala a quitté le Congo au moment de la guerre civile de 1997. Il vit actuellement aux Etats-Unis, où il enseigne la chimie et la littérature africaine francophone à Bard College at Simon's Rock.

Son œuvre est traduite dans une douzaine de langues et son roman Johnny chien méchant (Le Serpent à plumes, 2002) a été adapté au cinéma par Jean-Stéphane Sauvaire sous le titre Johnny Mad Dog.

DU MÊME AUTEUR

UN FUSIL DANS LA MAIN, UN POÈME DANS LA POCHE, Albin Michel, 1973.

JAZZ ET VIN DE PALME, Hatier, 1980, *Le Serpent à plumes*, 1996.

LES PETITS GARÇONS NAISSENT AUSSI DES ÉTOILES, *Le Serpent à plumes*, 2000.

LE FEU DES ORIGINES, Albin Michel, 1987, *Le Serpent à plumes*, 2001.

JOHNNY CHIEN MÉCHANT, *Le Serpent à plumes*, 2002.

© ACTES SUD, 2011

ISBN 978-2-330-00399-9

Emmanuel Dongala

PHOTO DE GROUPE
AU BORD DU FLEUVE

roman

ACTES SUD

Ain't I a woman ?

SOJOURNER TRUTH, 1851.

à ma mère

UN

Tu te réveilles le matin et tu sais d'avance que c'est un jour déjà levé qui se lève. Que cette journée qui commence sera la sœur jumelle de celle d'hier, d'avant-hier et d'avant-avant-hier. Tu veux traîner un peu plus au lit, voler quelques minutes supplémentaires à ce jour qui pointe afin de reposer un brin plus longtemps ton corps courbattu, particulièrement ce bras gauche encore endolori par les vibrations du lourd marteau avec lequel tu cognes quotidiennement la pierre dure. Mais il faut te lever, Dieu n'a pas fait cette nuit plus longue pour toi.

Tes trois enfants dorment encore, deux garçons et une fille. Les deux garçons partagent un matelas étalé sur un contreplaqué à même le sol, dans la pièce qui sert de salon. La fille dort avec toi. Tu l'as recueillie, il y a un peu plus d'un an, après le décès de sa mère, ta sœur cadette. Morte du sida. Injuste mort. C'est à peine si elle y avait cru, lorsqu'elle s'était aperçue que tous les symptômes de sa maladie pointaient vers le sida : le zona, l'amaigrissement, le début des diarrhées et la toux tuberculeuse.

Lorsqu'elle avait reçu les résultats des tests et qu'elle t'avait dit qu'ils indiquaient de façon irréfutable qu'elle était malade du sida, une soudaine peur panique t'avait saisie avant de se transformer en une virulente colère envers son mari, et pour cause !

Tamara ta sœur n'avait jamais eu de transfusion sanguine, et les rares fois que ses crises de paludisme ne passaient pas avec des comprimés de chloroquine et qu'il lui fallait des injections à base d'artémisinine ou de quinine, elle avait toujours utilisé des seringues à usage unique.

Mieux encore, tu étais convaincue que cette petite sœur bien-aimée dont tu avais pris soin toute ta vie avait toujours été fidèle à son mari et probablement avait-il été le premier homme avec qui elle avait fait l'amour. Comment le savais-tu ? Instinct de grande sœur ! En conséquence, celui qui l'avait contaminée ne pouvait être que cet homme-là qui était devenu son mari. Ta colère contre lui redoublait chaque fois que tu le voyais s'asseoir auprès d'elle, affectueux, attentionné, lui essuyant de temps en temps le front avec son mouchoir, lui caressant les cheveux, lui parlant amoureusement. L'hypocrite ! En brisant ainsi une vie en plein essor, cet individu n'était rien de moins qu'un assassin car, en plus d'ôter la vie à une sœur et de priver un enfant de sa mère, il tuait aussi l'unique intellectuelle de la famille. Triste à dire, mais en Afrique il n'y a pas que le sida et la malaria qui tuent, le mariage aussi.

Incapable de contenir tes soupçons et ta colère, tu avais décidé d'affronter ta sœur pour lui révéler l'affreuse vérité sur cet homme qu'elle continuait à aimer. Assise au bord de son lit et lui tenant la main, tu avais eu du mal à maîtriser le flot de tes invectives tandis qu'elle te regardait sans bouger avec des yeux qui paraissaient énormes dans son visage émacié. Quand enfin tu avais cessé de parler, une esquisse de sourire s'était dessinée sur ses lèvres. D'une voix affaiblie par la maladie, elle t'avait dit :

— Méré, c'est peut-être moi qui l'ai contaminé, qui sait ? Nous n'avions pas fait de tests avant de nous marier. Aujourd'hui nous sommes séropositifs tous les deux et j'ai développé la maladie avant lui. Est-ce parce que mes défenses sont plus faibles que les siennes ou est-ce parce que j'ai été contaminée plus longtemps, c'est-à-dire bien avant lui ? Va savoir ! Cela ne sert donc à rien de l'accuser.

Elle avait alors fermé les yeux, fatiguée par l'effort. Tu étais perdue, et un moment ébranlée dans tes certitudes. Tu t'étais fait cependant vite une raison, la maladie avait certainement émoussé les facultés critiques de ta pauvre sœur. Tu continueras toujours à rendre cet homme responsable de sa maladie. Mais n'y pense plus, il faut préparer la journée qui commence.

Il n'est pas encore temps de réveiller la petite, tu dois d'abord accomplir les rites qui prépareront ton corps pour cette journée qui commence. Tout d'abord, le voyage aux latrines. Un trou entouré de quelques tôles pour protéger l'intimité de l'utilisateur du moment. L'odeur t'accueille, plus forte que celle du Crésyl avec lequel tu asperges souvent l'endroit. Quand on est femme, il faut s'accroupir. Tu le fais sans avoir peur qu'un cafard ne te frôle les fesses ou la cuisse, car tu sais que ces derniers, tout comme les moustiques, se terrent à la lumière du jour.

Tu as fini. Tu vas ensuite faire ta toilette à l'eau froide. L'eau chaude est bonne pour le soir ; elle relaxe ta carcasse endolorie et sale de sueur à la fin d'une dure journée de labeur, facilitant ainsi le sommeil. Le matin il faut de l'eau froide car elle requinque. Tu prends un seau et tu vas chercher l'eau dans le tonneau que tu as placé juste sous l'auvent pour recueillir l'eau de pluie. A la saison des pluies, c'est l'eau de toutes les tâches : se laver, laver la vaisselle, les vêtements.

Tu te sens mieux après la toilette. Il faut maintenant t'occuper des enfants. Tu réveilles les deux plus grands, deux garçons de douze et neuf ans. Tu leur dis d'aller se débarbouiller. De se brosser les dents avec l'eau de la bonbonne, pas avec celle du tonneau. C'est l'eau potable que tu achètes à vingt-cinq francs le seau chez ton voisin de quartier qui a de l'eau courante. Tu leur rappelles de ne pas en gâcher, d'en prendre juste assez pour emplir leur gobelet. Ils quittent le lit en bougonnant mais s'exécutent *presto* quand tu lèves la main en faisant semblant de les taper s'ils ne se magnent pas le popotin car aujourd'hui tu dois arriver plus tôt que d'habitude au chantier. Pour la petite, il faut de l'eau chaude. Tu es contente d'avoir acheté une gazinière qui marche avec des bouteilles de gaz butane. Finis les feux de bois et de charbon, leurs escarbilles et leur irritante fumée qui vous brûlent les yeux et vous empoisonnent les poumons. Tu mets l'eau à chauffer.

Maintenant, tu peux réveiller la petite. Elle s'appelle Lyla et elle a dix-huit mois. Tu la regardes un moment dormir de son sommeil innocent puis, dans un geste spontané d'affection, tu la prends et la serres dans tes bras. Tu l'as recueillie

il y a treize mois, le jour même de la mort de ta sœur... Mais arrête d'y penser, tu as assez versé de larmes sur ta frangine... Tu vas tâter l'eau que tu as mise à chauffer sur la gazinière ; la température est juste ce qu'il faut pour laver la fille.

Il est temps de les nourrir, de bien leur caler l'estomac pour qu'ils puissent tenir jusqu'au soir. Tu envoies l'aîné acheter des beignets, une baguette de pain et quelques carreaux de sucre au détail pendant que tu prépares une bouillie de maïs. Quand tout est prêt, vous vous mettez à déjeuner. Ils mangent la bouillie avec les beignets. Tu prends toi-même un thé fort avec une tartine de pain beurré. Cela ne vaut pas une ration de bananes plantains bouillies et pilées ou du *foufou* chaud pour vous bétonner l'estomac pendant des heures contre la faim, mais au moins cela vous préserve de la sensation que provoque un ventre creux, celle de flotter au-dessus du sol.

Pendant que vous mangez, tu mets la radio en marche. Celle-ci joue un rôle central dans ta vie quotidienne. C'est ta sœur qui t'a inculqué cette manie d'écouter la radio le matin pendant ton petit-déjeuner quand, tout juste rentrée de Nouvelle-Zélande où elle avait fait une partie de ses études, elle habitait encore avec vous. Tourner le bouton de son poste était son premier geste quand elle se levait le matin. A force de la taquiner sur cette marotte, elle t'avait rétorqué un matin, énigmatique : "Tu seras surprise nue ou en petite culotte le jour de l'Apocalypse alors que moi je serai déjà habillée et prête à me sauver." En tout cas, même si écouter les nouvelles tous les matins ne changeait rien dans ta galère de tous les jours, au moins tu étais au courant de ce qui se passait dans le monde.

Vous avez tous fini de déjeuner. C'est le moment de laisser les deux garçons partir pour l'école ; heureusement pour toi celle-ci n'est pas loin, à peine à dix minutes de marche. Tu prodigues les conseils habituels, à l'aîné de veiller sur son petit frère, aux deux de faire attention avant de traverser la rue, encore à l'aîné de jeter un coup d'œil sur son cadet pendant la récréation et aux deux de ne pas traîner et de rentrer aussitôt les classes terminées. Cartable au dos, les voilà partis.

Tu prends la corbeille en osier et tu la remplis des provisions pour la journée de travail : de l'eau dans un bidon en plastique de deux litres, une main de quatre bananes, des cacahuètes grillées et des tranches de manioc bouilli. Tout est prêt.

“... Les albinos tanzaniens vivent dans la peur. Plusieurs ont été agressés ces dernières semaines. Leurs agresseurs les tuent et se servent de parties des corps des victimes telles que les cheveux, les bras, les jambes, les organes génitaux, voire du sang, pour préparer des potions qui, assurent-ils, rendront leurs clients riches et leur procureront une éternelle jeunesse. Les chercheurs d'or disent que verser du sang d'albinos sur une mine suffit à faire jaillir des pépites sans avoir à creuser la terre tandis que les pêcheurs soutiennent qu'appâter les eaux du fleuve ou du lac avec un bras ou une jambe découpé sur un corps d'albinos permet d'attraper de gros poissons le ventre gorgé d'or. Le président tanzanien a ordonné des mesures énergiques contre tous ceux qui seraient mêlés à ces meurtres.

DRAME AU NIGERIA : un supporter de Manchester United a tué quatre personnes en précipitant son minibus dans un groupe de partisans de Barcelone après la défaite du club anglais en finale de la Ligue des champions.

L'incident s'est produit dans la ville d'Ogbo mercredi soir après le succès 2-0 du Barça. «Le conducteur était passé à côté du groupe puis il a effectué un demi-tour et il a précipité son véhicule sur eux», a dit une porte-parole de la police. A travers toute l'Afrique, les amateurs de football suivent de très près les équipes européennes, qui recrutent certains des meilleurs joueurs du continent. Le mois dernier, un fan kenyan de l'équipe d'Arsenal s'est pendu après la défaite de son équipe en demi-finale de la Ligue des champions.”

Tu arrêtes la radio. Et maintenant, en route pour le chantier.

Chantier est un bien grand mot d'ailleurs pour cette grande aire jonchée de grosses pierres et de rochers le long du fleuve. En cette saison c'est l'étiage, la meilleure période de l'année car on a moins de difficulté pour trouver la pierre. C'est l'époque où de gros blocs de grès jusque-là immergés se découvrent après le retrait des eaux, éparpillés sur le lit majeur du fleuve. Ces roches brisées en gros blocs

puis concassées donnent le gravier utilisé dans tous les travaux qui ont besoin de pierres, du béton armé au simple gravillonnage des routes de terre.

En route, tu fais le crochet habituel par le domicile de tantine Turia pour y déposer Lyra. Tu as bien de la chance car tantine garde la petite toute la journée alors que certaines femmes du chantier sont contraintes de trimballer leurs gosses avec eux, comme Batatou avec ses deux jumeaux. Lyra est toujours heureuse de voir sa grand-tante. A peine cette dernière l'a-t-elle prise dans ses bras qu'elle t'interpelle à brûle-pourpoint :

— C'est vrai, Méré, que vous avez décidé de refuser de vendre le sac de gravier à dix mille francs ?

— Oui tantine, c'est la décision que nous avons toutes prise à l'unanimité, mais on ne sait jamais. Aujourd'hui est un jour capital, nous allons savoir si nous sommes assez fortes pour ne pas céder.

— Surtout ne te laisse pas entraîner dans des trucs politiques, ma fille. La politique ce n'est pas bon, elle a tué ton oncle.

— Ne t'inquiète pas, nous voulons tout simplement vendre notre marchandise à un prix raisonnable. Allez, faut que je me sauve !

DEUX

Tu enlèves le panier que tu portes sur ta tête et le tiens par les anses. Cela te permet de balancer plus amplement tes bras et de marcher ainsi plus vite. Tu as hâte d'arriver au chantier avant que les premiers véhicules d'acheteurs ne se présentent pour leur annoncer la décision que vous avez toutes prise hier à l'unanimité. Tu as été choisie comme porte-parole et, même si tu n'as accepté cette fonction que contrainte et forcée, il ne faut pas décevoir celles qui ont placé leur confiance en toi. Cependant, tu n'arrives pas à écarter de ton esprit les inquiétudes de tantine Turia ; tu te rassures toi-même en te disant qu'elle se trompe, que votre décision n'a rien à voir avec la politique, et que vous vous battez tout simplement pour votre pain quotidien. D'ailleurs, n'étaient-ce ces grands panneaux aux ronds-points qui affichaient le portrait du président de la République en veston-cravate, en tenue de sport en train de courir le marathon, en blouse d'infirmier en train d'administrer aux enfants des vaccins contre la polio, son épouse à ses côtés, avec une truelle à la main en train de poser la première pierre d'une école ou d'un hôpital, sur un tracteur en train de lancer la construction d'une route, sur un voilier en tenue de skipper, sans tous ces panneaux, tu n'aurais jamais su à quoi ressemblait sa bouille. Ta seule préoccupation était de savoir comment tu allais faire pour casser au plus vite la quantité de pierre nécessaire pour entrer en possession de cet argent dont tu avais un besoin si urgent. L'idée d'en revendiquer un nouveau prix n'avait pas été préméditée, elle s'était imposée toute seule, peu à peu, par effraction presque.

Dans un premier temps, quand tu avais appris par la radio que le gouvernement construisait un aéroport de

classe internationale dans le Nord du pays, cela t'avait laissée indifférente comme beaucoup de nouvelles annoncées sur la radio nationale. En tout cas, si dix pour cent seulement de ce qu'elle annonçait régulièrement étaient réalisés, ce pays serait aujourd'hui un paradis sur terre, laissant loin derrière la Suisse, les Etats-Unis d'Amérique et le Japon. Depuis la mort de ta sœur, les seules nouvelles qui t'auraient à la rigueur intéressée étaient celles qui auraient annoncé la découverte d'un vaccin efficace contre le sida, ou qui t'auraient permis de faire bouillir ta marmite tous les jours.

La nouvelle concernant l'aéroport n'avait commencé à t'intéresser vraiment que le jour où tu avais appris que la construction de sa piste d'atterrissage et de ses bâtiments pharaoniques nécessitait une quantité colossale de pierre que l'usine de concassage ne pouvait couvrir, et qu'au vu de cette énorme demande, les entrepreneurs qui fournissaient aux chantiers de l'aéroport la pierre qu'ils vous achetaient en avaient doublé le prix de livraison auprès de leurs clients. Cette nouvelle t'avait d'abord réjouie pour une raison simple. L'endroit où l'on construisait l'aéroport se situait dans une zone semi-marécageuse où n'existait aucun affleurement rocheux ; cela voulait dire que toute la pierre viendrait de ta région, que les clients se bousculeraient devant ta marchandise, et qu'à peine un sac rempli, il serait acheté et chaque sac ainsi acheté te permettrait de quitter plus vite encore ce cauchemar de pierres.

Mais peu à peu, à force d'écouter les nouvelles à la radio, tu t'étais mise à te poser certaines questions. La radio t'apprenait tous les jours que le prix du pétrole montait, puis baissait et montait encore plus qu'il n'avait baissé. Quand il montait ainsi, beaucoup d'argent tombait dans les caisses de l'Etat, gros producteur de pétrole comme d'autres de diamants. Rien qu'en regardant le train de vie des hommes politiques et de leurs familles, tu savais que l'argent tombait sur le pays aussi généreusement que la pluie en saison humide, et ceci d'autant plus que ton ex-mari, incapable d'entretenir la voiture d'occasion que vous aviez achetée à deux, à peine capable de payer le loyer sans ton apport, avait acquis depuis votre séparation deux voitures dont une 4 x 4 japonaise pour sa petite nana qui ne cessait de

te narguer au volant de la voiture chaque fois qu'elle te croisait allant à pied sous le soleil. En six mois, il avait réussi à se faire construire une villa dans laquelle il vivait actuellement avec cette chipie, en fait la deuxième depuis que tu l'avais quitté. C'est qu'entre-temps il était devenu député, élu après que la commission électorale eut éliminé son adversaire, le candidat de l'opposition qui était en ballottage favorable pour le deuxième tour, sous prétexte que ce dernier avait violé la loi électorale en distribuant des tracts deux heures après la clôture de la campagne ! D'où lui venait cette soudaine opulence, si ce n'était, un, qu'il était député du parti du président et, deux, que l'argent du pétrole pleuvait aussi dans sa poche ? Or, pour toi, ton pétrole c'était la pierre et tu n'étais pas une buse, tu savais que deux plus deux faisaient quatre : si l'argent pleuvait sur le pays, il n'y avait aucune raison que tu n'en collectes pas toi aussi quelques gouttes dans ton sac à main.

Ce raisonnement simple t'avait tellement satisfaite que le lendemain tu en avais parlé à une femme du chantier, juste pour bavarder, sans plus.

Ce qu'elle entendit lui plut. Elle en parla à son tour à une autre, celle-ci en parla à une autre encore et ainsi de suite. Puis voilà qu'il y a quatre ou cinq jours toutes les femmes du chantier s'étaient rassemblées de manière spontanée et avaient décidé de refuser désormais de vendre le sac de leur travail à dix mille francs CFA et d'en porter le prix à quinze mille. Elles t'avaient alors demandé unanimement d'être leur porte-parole, leur représentante auprès des acheteurs. Tu avais refusé. Et hier elles étaient revenues à la charge.

Tu leur avais demandé pourquoi toi, alors qu'il y avait parmi elles des femmes plus âgées, des femmes qui cassaient la pierre depuis plusieurs années et avaient plus d'expérience, alors que toi tu n'étais là que depuis quatre semaines et que tu n'avais pas l'intention d'y rester plus de huit, juste le temps de traverser la mauvaise passe financière dans laquelle tu te trouvais momentanément. L'une après l'autre, tu avais décliné leurs noms, montrant le respect que tu leur témoignais en utilisant les mots Mama ou Mâ devant le nom de celles qui étaient assez âgées pour être ta mère, et Yâ pour celles qui ne l'étaient que juste assez pour être une grande sœur : Mama Moyalo par exemple, qui

pouvait bien vous représenter car non seulement elle pouvait clouer un gendarme sur place rien qu'avec son regard mais en plus, originaire de Mossaka, elle vous maniait la langue lingala comme pas deux ; Mâ Bileko de Boko qui fut en son temps femme d'affaires, donc qui savait négocier ; et encore Yâ Moukiétou, la grande sœur du village de Mayalama, à l'autorité incontestée depuis qu'elle avait assommé d'une baffe un homme qu'elle soupçonnait de vouloir la peloter en douce dans un bus. Mais il y avait aussi de plus jeunes que toi : Batatou, la mère de triplés dont un était mort à la naissance ; Bilala, celle qui avait été chassée de son village par sa famille et avait failli être brûlée par ses propres enfants qui l'accusaient d'être sorcière ; Laurentine Paka de Hinda, la plus coquette d'entre vous et qui, cela continuait chaque fois à t'étonner, portait toujours un livre de la collection "Adoras" avec elle, ces romans à l'eau de rose publiés en Côte d'Ivoire ; Iyissou de Sibiti, la taciturne, celle qui pouvait rester assise à casser des pierres pendant des heures sans regarder personne ni émettre un son, car tout le monde savait qu'elle n'était plus très normale depuis que des soldats de la garde présidentielle avaient violemment arraché son fils d'entre ses bras, l'avaient jeté dans un camion bâché et qu'elle avait vu le camion disparaître à jamais avec son enfant, un beau gaillard de dix-huit ans ; sans compter Anne-Marie Ossolo la citadine, arrivée au chantier cinq jours après toi, pas timide pour un sou, très belle femme malgré la mauvaise cicatrice qui lui entaillait le côté droit de son visage... Non, toutes voulaient que ce fût toi car tu avais été longtemps à l'école, tu savais lire, tu savais écrire et tu parlais bien le français.

La plupart de ces femmes étaient analphabètes ou avaient été très peu à l'école. Tu étais pour elles un être un peu bizarroïde car ce n'était pas souvent qu'une fille qui avait été au lycée jusqu'à la terminale se retrouvait casseuse de cailloux au bord du fleuve. Elles ignoraient que ce pays regorgeait de diplômés sans emploi ; elles ne savaient pas par exemple que Léonie Abena, une ancienne collègue de lycée, bien que licenciée en psychologie, survivait en ce moment en vendant des noix de palme, des bananes et des cacahuètes grillées au grand marché de la ville ; ou encore qu'Olakouara, le fils de ton voisin de quartier, master en

de plus en plus nombreuse. Tu hausses les épaules et tu te mets à marcher à ton tour.

Demain tu feras le point. Pour le moment, tu savoures le bonheur du devoir accompli. Tu penses d'abord aux autres. Même si la tontine d'Iyissou, Bilala, Moukiétou, Asselam et Moyalo ne marche pas comme prévu et qu'elles abandonnent la partie avant d'atteindre le million, au moins leur horizon se sera élargi : elles savent maintenant que la vie offre d'autres alternatives pour manger, s'habiller et se soigner que de casser la pierre. Quant à toi, tu as plus que la somme nécessaire pour commencer tes projets. Dès demain, tu iras prendre ton inscription pour ces trois mois de training en logiciels avec stages en entreprise, qui, tu espères, sera le premier pas vers l'ouverture de cette petite école de formation dont tu as tant rêvé.

Tout d'un coup te remonte à la mémoire la proposition que la ministre de la Femme et des Handicapés t'a faite, celle d'être sa conseillère. Comment as-tu fait pour complètement zapper cela de ton esprit ? Elle a promis de te rappeler si toi tu ne l'appelais pas et son coup de fil peut tomber à tout moment. Que feras-tu alors ? Ne serait-ce pas drôle de passer du jour au lendemain du statut de casseuse de pierres à celui de membre d'un cabinet ministériel ?

Hier soir, tu avais confié à Armando que, si tu ne remplissais pas les deux sacs qui restaient sur les douze que tu t'étais fixés, tu vivrais toujours avec un malaise, non seulement celui d'avoir laissé un travail inachevé, mais aussi celui d'avoir lâché tes camarades de chantier. Tu traînes déjà sur ta conscience cette pièce de cent francs que tu n'as jamais remise à la femme inconnue qui était venue te la réclamer tard un soir au nom de son fils. Tu ne veux pas porter le poids d'un remords supplémentaire. Il te faut donc aller au chantier demain. Et puis tu as aussi une promesse à tenir auprès de Zizina : une photo de groupe au bord du fleuve.

Juillet 2005-décembre 2009.

Ouvrage réalisé
par le Studio Actes Sud
En partenariat avec le CNL.